

Chanter Dylan Thomas : d'Igor Stravinski à Elise Caron

Parler de Dylan Thomas dans un contexte musical revient souvent à mentionner le nom de scène de Bob Dylan, emprunté en 1960 au célèbre poète gallois, pour qui le dénommé Robert Allen Zimmerman éprouvait une grande fascination.

Il est vrai que les adaptations musicales des poèmes de Dylan Thomas ne sont pas légion. En 1954, Igor Stravinski compose « In Memoriam Dylan Thomas », une courte pièce pour un ensemble comprenant une voix de ténor, un quatuor à cordes et quatre trombones. Composée un an après la mort du poète gallois (et suivant de près la fin de la période dite « néo-classique » du compositeur), elle nous entraîne dans un univers de chants élegiaques et funèbres centré sur le célèbre poème « Do Not Go Gentle into that Good Night ». À noter que cette œuvre fait suite à une première rencontre entre les deux artistes, en 1953, à l'issue de laquelle ils décidèrent de collaborer à un opéra, un projet tragiquement interrompu par la mort inopinée de Thomas, à l'âge de 39 ans.

Il a fallu attendre quelques dizaines d'années pour voir apparaître deux adaptations plus singulières issues, elles, de la scène pop-rock alternative. La première, sortie en 1989 et rééditée en 2006, est signée John Cale, compatriote de Thomas et co-fondateur du Velvet Underground. La seconde, disponible depuis peu dans les bacs, est le fruit d'une collaboration entre le compositeur-pianiste-arrangeur Lucas Gillet et la chanteuse et actrice Elise Caron (elle tient le premier rôle féminin dans la récente adaptation cinématographique du roman de Christian Gailly, *Un soir au club*). « A Thin Sea of Flesh » est un petit chef d'œuvre de subtilité et d'intelligence littéraire et musicale, qui brille autant par la diversité et la pertinence des arrangements de Gillet que par l'interprétation magistrale de Caron. Cette dernière, véritable ovni dans le paysage musical francophone, s'est produite aux côtés de musiciens importants au cours de ces dernières années (on songe à Vincent Courtois, John Greaves ou encore à ses activités au sein de l'Orchestre National de Jazz). Il y a peu, sa version hallucinante de « People are People » de Depeche Mode (une commande d'ARTE pour la série « Nineteen Eighties ») a révélé au plus grand monde toute la mesure de son talent, de sa virtuosité et de son immense tessiture (elle y couvre trois octaves avec une aisance déconcertante).

Mais revenons à l'année 1989, où John Cale nous livre un album intitulé « Words for the Dying – The Falklands Suite », réalisé avec la collaboration de la chorale de la Cathedral Choir School de Llandaff et de l'Orchestre de Musique Symphonique et Populaire de Gosteleradio, en ex-Union Soviétique. Produit par Brian Eno, « Words for the Dying » a été décrié par de nombreux critiques : il faut reconnaître que le sous-texte politique dans lequel s'inscrit la démarche de Cale, sans compter l'inclusion assez incongrue de la chanson « The Soul of Carmen Miranda » en fin d'album, a contribué à affaiblir la cohérence de l'ensemble. Il s'agissait ni plus ni moins de mettre la poésie de Thomas au service d'une dénonciation de la guerre des Malouines, et il faut bien avouer que le lien n'était pas évident à première vue,

surtout sept ans après la fin du conflit Ceci dit, vingt ans après sa sortie, ce disque apparaît sans aucun doute, en dépit de quelques faiblesses structurelles, comme un des meilleurs albums de Cale toutes catégories confondues, une œuvre à la fois torturée et lyrique, désespérée sans être désespérante, et dans laquelle la voix et la personnalité du chanteur-compositeur semble s'exprimer de la manière la plus émouvante et la plus sincère. A l'écoute des premières mesures de « On A Wedding Anniversary », on se prend à imaginer ce qu'un Léo Ferré aurait pu faire s'il s'était mis en tête de mettre en musique la poésie de Thomas, dans un registre orchestral proche de « ses » Apollinaire, Aragon, Baudelaire, Rimbaud et Verlaine. Oscillant avec une ambiguïté savamment dosée entre une espérance d'inspiration religieuse, voire messianique (« There Was a Saviour »), un sentiment de révolte contre l'inéluctabilité de la mort (« Do Not Go Gentle into that Good Night ») et la noirceur la plus totale (« On a Wedding Anniversary »), aboutissant, enfin, aux accents en apparence plus résignés de « Lie Still, Sleep Becalmed », « Word for the Dying » cherche de toute évidence à nous émouvoir sans sombrer dans la mièvrerie ou le pathos, malgré quelques rares et brefs excès mélodramatiques, le plus souvent dus aux répétitions introduites par Cale dans les textes originaux du poète.

« A Thin Sea of Flesh » (2009) de Gillet/Caron est aux antipodes de la plénitude tourmentée des versions orchestrales denses, luxuriantes et foisonnantes de Cale. Le son y est « résolument moderne » et « avant-pop », l'accent y est mis sur les timbres électriques et électroniques et la composition du groupe le plus souvent réduite au chant, aux claviers, à la guitare et aux percussions. Loin de diminuer l'impact émotionnel des poèmes de Thomas, la musique de Gillet et la voix de Caron mettent en exergue ce qui, dans les textes, relève non seulement de la volupté du langage (quel que soit le caractère tragique des sujets abordés) mais aussi, plus fondamentalement, du *rythme* poétique: on songe au magnifique « In the Beginning » et à ses cadences nerveuses et bondissantes, interrompues par une seconde strophe « dite » avant que le chant ne reprenne soudainement, souligné en filigrane par le chœur à six voix de Rik Vanackere qui ouvre la piste. Suit l'intro répétitive de « Ears in the Turrets » dont les arpèges qui ouvrent le morceau font parfois songer à Michael Mantler et à ses mises en musique de Edward Gorey, Samuel Beckett, Ernst Meister, Philippe Soupault ou encore Paul Auster. Les sonorités plus calmes et éthérées qui caractérisent « Paper and Sticks », « The Hunchback in the Park » ou « The Force that through the Green Fuse » produisent des contrastes saisissants qui tranchent avec les rythmes et effets électroniques et les fréquences frisant parfois l'infra-basse. Ces dernières, dans « I Have Longed to Move Away », ne détournent pas pour autant l'auditeur du sens des paroles (la diction et l'accent parfait d'Elise Caron y sont pour quelque chose). Au contraire, les tensions entre les percussions binaires et les polyrythmies complexes des poèmes de Thomas encouragent une lecture plus attentive, une approche certes moins « pathétique » que celle qui nous est proposée par Cale (Caron et Gillet font œuvre utile en cassant l'image d'écorché postromantique qui colle souvent à la peau du poète) mais qui nous ramène à quelques aspects tout aussi essentiels de la poésie contemporaine : la non-transparence, l'ambiguïté sémantique et, de manière plus générale, le potentiel de défamiliarisation du verbe poétique. Une vraie réussite, donc, et un tour de force poético-musical à mettre d'urgence entre toutes les oreilles.

-Michel Delville

Liens utiles :

Elise Caron, extraits de « A Thin Sea of Flesh » :

<http://www.myspace.com/elisecaron>

Elise Caron, « People are People » / ARTE :

<http://www.arte.tv/fr/Videos-sur-ARTE-TV/2151166,CmC=2803198.html>

John Cale, “Lie Still, Sleep Becalmed”:

<http://www.myspace.com/johncaleofficialsite>

John Cale, « Do Not Go Gentle Into That Good Night (live 1987) » :

<http://www.youtube.com/watch?v=maISWZ8Tpsc&NR=1>

Igor Stravinsky, “In Memoriam Dylan Thomas”:

http://www.youtube.com/watch?v=g_F9AeHWRFI

LIENS VERS ILLUSTRATIONS:

<http://img.tesco.com/pi/Books/L/59/9780007179459.jpg>

http://i00.twenga.com/livres/collected-poems-dylan-thomas-everyman--b_138718vb.png

<http://www.webknot.net/wp-content/uploads/a-thin-sea-of-flesh.jpg>

<http://image.ifrance.com/cinema/film/1/3/146431-affiche-un-soir-au-club.jpg>

<http://img508.imageshack.us/i/b3uem1qy8.jpg/>

http://content.answers.com/main/content/img/amg/classical_albums/cov200/cl900/1968/196815fm27x.jpg

http://boxset.ru/wp-content/uploads/2009/03/stravinsky_the_recorded_legacy22cd.jpg